

Collection du négatif

Alfredo Bonanno est l'auteur de nombreux livres et articles. Il s'est occupé des éditions Anarchismo.

Il a été condamné à 18 mois de prison pour l'écriture de La joie armée. Il a été arrêté en 1997 lors d'une vaste opération de la police italienne contre les anarchistes insurrectionnalistes, accusé d'être l'idéologue d'une Organisation Révolutionnaire Anarchiste Insurrectionnaliste inventée pour les besoins de l'accusation. Il est actuellement enfermé en Grèce, accusé de braquage à main armée.

DU MÊME AUTEUR

Et nous serons toujours prêts à nous emparer du ciel

Contre l'amnistie, Lyon, Révolte et liberté, 1994.

Détruisons le travail, Genève, Déséquilibré, 1995.

Dissonances, Ravages éditions, 2010.

Alfredo M. Bonanno

La Joie Armée

Traduit de l'italien

Entremonde

Titre original : «*La gioia armata*», Anarchismo, 1977

I

*(À Paris, en 1848, la révolution)
C'était une fête sans commencement et sans fin.*

BAKOUNINE

Mais pourquoi ces foutus jeunes ont-ils tiré dans les jambes de Montanelli*? N'aurait-il pas été mieux de lui tirer dans la bouche ?

Bien sûr que ça aurait été mieux. Mais ça aurait aussi été plus grave. Plus vindicatif et plus sombre. Estropier une bête comme celle-là peut aussi avoir un côté plus profond et significatif, au-delà de la vengeance, de la punition pour sa responsabilité en tant que fasciste et valet des patrons.

L'estropier signifie l'obliger à boiter, l'obliger à se souvenir. Par contre, ça aurait été un divertissement

* Le 2 juin 1977, à Milan, un commando des Brigades Rouges (BR) blesse aux jambes Indro Montanelli, directeur d'un quotidien, Il Giornale Nuovo. La veille, à Gênes, Vittorio Bruno, directeur adjoint du quotidien Il Secolo XIX, avait été blessé aux jambes. Le lendemain est frappé Emilio Rossi, directeur politique du journal télévisé de la première chaîne publique. Ces attaques étaient l'expression d'une campagne des BR contre la presse, «instrument de la guerre psychologique».

plus agréable de lui tirer dans la gueule, avec la cervelle qui lui sort par les yeux.

Le compagnon qui, tous les matins, se lève pour aller travailler, marche dans le brouillard, pénètre dans l'atmosphère irrespirable de l'usine ou du bureau pour y retrouver toujours les mêmes visages : ceux du chef d'atelier, du chronométréur, du mouchard de l'équipe, du stakhanoviste-avec-sept-enfants-à-charge ; ce compagnon sent la nécessité de la révolution, de la lutte et de l'affrontement physique, même mortel. Mais il sent aussi que tout ceci doit lui apporter un peu de joie, tout de suite, maintenant. Cette joie, il la cultive dans ses rêveries tout en marchant tête basse dans le brouillard, tandis qu'il passe des heures dans les trains ou les trams, tandis qu'il étouffe sous le poids des activités inutiles du bureau ou devant les inutiles boulons qui servent à tenir ensemble les inutiles mécanismes du capital.

La joie rémunérée, celle que le patron lui paie toutes les semaines (week-end) ou toutes les années (congés), c'est comme l'amour tarifé. Oui, l'aspect extérieur est le même, mais il y a quelque chose qui manque.

Des centaines de discours s'entassent dans les livres, les opuscules, les journaux révolutionnaires. Il faut faire ceci, il faut faire cela, voir les choses ainsi, les voir comme le dit tel type ou tel gars, parce que ce type et

ce gars sont les vrais interprètes des types et des gars du passé, ceux qui ont des lettres majuscules, ceux qui remplissent les volumes asphyxiants des classiques.

Ceux-là aussi, il faut les avoir à portée de main. Cela fait partie de la liturgie. De ne pas les avoir est mauvais signe et éveille les soupçons. C'est sûr que de les avoir sous la main peut-être utile, comme ils sont lourds (c'est-à-dire pesants), ils peuvent être jetés à la tête d'un quelconque casse-couilles : utilisation bien connue mais toujours agréable de la validité révolutionnaire des thèses du passé (et du présent).

Jamais aucun discours sur la joie dans ces volumes. L'austérité du cloître n'a rien à envier à l'atmosphère que l'on respire dans ces pages. Les auteurs, moines de la révolution-de-la-vengeance-et-du-châtiment, passent leur temps à comptabiliser les coups et les peines.

Ces prêtres en jeans ont également fait vœu de chasteté, à ce qu'ils prétendent et entendent imposer. Ils veulent être rétribués pour leurs sacrifices. D'abord, ils ont abandonné l'ambiance feutrée de leur classe d'origine, puis ils ont mis leurs capacités au service des déshérités, puis ils se sont habitués à parler un langage grossier et à supporter des nappes sales et des lits défaits. Du moins, à les entendre.

Ils rêvent de révolution ordonnée, de principes en bon ordre, d'anarchies sans turbulence. Quand la réalité prend un pli différent, ils crient immédiatement à la provocation et hurlent jusqu'à être entendus par la police. Les révolutionnaires sont des gens pieux. Pas la révolution.

II

Moi, j'appelle un chat un chat.

BOILEAU

Nous sommes tous pris dans la problématique révolutionnaire de comment et quoi produire, mais personne ne parle jamais de produire en tant que problématique révolutionnaire.

Si la production est la base de l'exploitation mise en place par le capital, changer de mode de production signifie changer de mode d'exploitation, cela ne signifie pas éliminer l'exploitation.

Un chat, même teint en rouge, est toujours un chat.

Le producteur est sacré. On n'y touche pas. Plutôt les sanctifier, lui et son sacrifice, au nom de la révolution, et le tour est joué.

Mais que mangerons-nous ? Se demandent les plus inquiets. Du pain sec et de l'eau, répondent, de façon simpliste, les réalistes, un œil sur la marmite et l'autre sur le fusil. Des idées, répondent les idéalistes

brouillons, un œil sur le livre des rêves et l'autre sur le genre humain.

Qui touche à la productivité meurt.

Le capitalisme et ceux qui le combattent s'assoient ensemble sur le cadavre du producteur, pour que le monde de la production continue.

La critique de l'économie politique est une rationalisation du mode de production à moindre coût (pour ceux qui jouissent des bénéfices). Les autres, ceux qui subissent l'exploitation, doivent veiller à ce que rien ne manque. Sinon, comment vivrait-on ?

Quand il sort au grand jour, le fils des ténèbres ne voit rien, tout comme quand il tâtonnait dans l'obscurité. La joie l'aveugle. Elle le tue. Alors, il l'appelle hallucination et la condamne.

Les bourgeois, bedonnants et faisandés, jouissent dans leur opulent farniente. Alors, jouir est un péché. Cela signifie partager les tentations de la bourgeoisie, trahir les aspirations du prolétariat.

Ce n'est pas vrai. Les bourgeois se donnent le plus grand mal pour maintenir en vie le processus d'exploitation. Eux aussi sont stressés et ne trouvent aucun moment pour la joie. Leurs croisières sont autant d'occasions pour faire de nouveaux projets d'investissement. Leurs maîtresses sont autant d'informatrices au service de leurs concurrents.

Le dieu de la productivité tue même ses humbles serviteurs. Décapitons-le, il en sortira un déluge d'immondices.

Le miséreux affamé, en voyant le riche entouré de ses domestiques, couve des sentiments de vengeance. La destruction de l'ennemi avant tout. Mais que l'on sauve le butin. La richesse ne doit pas être détruite, mais utilisée. Qu'importe de quoi elle est faite, de quel habit elle se pare, et quelles perspectives elle offre. Ce qui compte, c'est de l'arracher à son actuel détenteur pour tous en disposer librement.

Tous ? Oui, tous.

Et comment se fera ce transfert ?

Par la violence révolutionnaire.

Belle réponse. Mais, concrètement, que ferons-nous après avoir coupé tant de têtes qu'on en aura la nausée ? Que ferons-nous quand il n'y aura même plus un propriétaire à chercher à la lanterne ?

Alors, ce sera le règne de la révolution. À chacun selon ses besoins, à chacun selon ses capacités.

Attention, compagnon. Il y a là une odeur de complicité. On parle de consommation et de production. On reste à l'intérieur de la dimension de la productivité. Dans l'arithmétique, on se sent en sécurité. Deux

plus deux font quatre. Personne ne pourra jamais démentir cette «vérité». Les nombres gouvernent le monde. S'ils l'ont toujours fait, pourquoi est-ce que cela changerait ?

Nous avons tous besoin de choses solides, de fondations sur lesquelles construire un mur contre les tentations inquiétantes qui nous prennent à la gorge. Nous avons tous besoin d'objectivité. Le patron jure sur son portefeuille, le paysan sur sa bêche, le révolutionnaire sur son fusil. Ouvrez une brèche critique et tout l'échafaudage s'effondre.

Le quotidien extérieur, dans sa pesanteur objective, nous conditionne et nous reproduit. Nous sommes les fils de la banalité quotidienne. Même quand nous parlons de «choses importantes», comme la révolution, nous avons toujours les yeux rivés sur le calendrier. Le patron a peur de la révolution parce que ça lui ôterait son portefeuille, le paysan fera la révolution pour obtenir de la terre, le révolutionnaire pour vérifier sa théorie.

Une fois le problème posé en ces termes, entre portefeuille, terre et théorie révolutionnaire, il n'y a aucune différence. Tous ces objets sont purement imaginaires, ils sont le miroir des illusions humaines.

Seule la lutte est réelle.

Elle fait la différence entre patrons et paysans et établit l'alliance entre paysans et révolutionnaires.

Les formes d'organisation de la production sont les vecteurs idéologiques qui masquent la grande illusion de l'identité de chacun. Cette identité est projetée dans l'imaginaire économique de la valeur. Un code en établit l'interprétation. Certains éléments de ce code sont aux mains des patrons. Nous nous en sommes aperçus avec le consumérisme. Même la technologie de la guerre psychologique et de la répression totale est un élément d'interprétation de l'être humain en tant que producteur.

D'autres éléments du code sont disponibles pour une utilisation réformatrice. Non pas révolutionnaire, mais simplement réformatrice. Pensons, par exemple, au consumérisme social qui se substituera au consumérisme d'apparat de ces dernières années.

Mais il en existe encore d'autres. Plus raffinés. Le contrôle autogestionnaire de la production est un autre élément du code d'exploitation.

Et ainsi de suite. Si jamais il vient à l'idée de n'importe qui d'organiser ma vie, alors ce quelqu'un ne pourra jamais être mon compagnon. S'il justifie sa façon de faire avec l'excuse qu'il faut bien que quelqu'un « produise », sinon nous perdrons tous notre identité d'humains et serions submergés par la « nature sauvage

et inculte», nous répondrons que le rapport nature/humanité est une illusion de la bourgeoisie marxiste éclairée. Pourquoi a-t-on voulu transformer une épée en fourche ? Pourquoi doit-on toujours s'efforcer de se distinguer de la nature ?

III

*S'ils n'obtiennent pas ce qui est nécessaire,
les hommes s'épuisent pour ce qui est inutile.*

GOETHE

L'humain a besoin de beaucoup de choses.

Généralement, cette affirmation est interprétée dans le sens qu'il a des besoins et qu'il est obligé de les satisfaire.

C'est ainsi que l'humain, d'unité historiquement déterminée est transformé en dualité (moyen et fin en même temps). En fait, il se réalise dans la satisfaction de ses besoins (c'est-à-dire dans le travail) et est ainsi l'instrument de sa propre réalisation.

Chacun voit la part de mythologie qui se cache derrière ces affirmations. Si l'humain, sans le travail, ne se distingue pas de la nature, comment peut-il se réaliser lui-même par la satisfaction de ses besoins ? Pour ce faire, il devrait déjà être humain, donc avoir assouvi ses besoins, donc ne pas avoir besoin de travailler.

La marchandise produit elle-même la profonde utilité du symbole. Elle devient ainsi point de référé-

rence, unité de mesure, valeur d'échange. Le spectacle commence. Les rôles sont distribués. Ils se reproduisent. À l'infini. Sans modification digne d'être notée, les acteurs se lancent dans leur récitation.

La satisfaction du besoin devient un réflexe, un effet marginal. Le plus important, c'est la transformation de l'humain en « chose », et avec lui de tout le reste. La nature devient « chose ». À l'usage, elle se corrompt et corrompt les instincts vitaux des humains. Entre eux et la nature, s'ouvrent de larges espaces qu'il faut combler. C'est à ça que sert l'extension des échanges marchands. Le spectacle s'étend au point de se dévorer lui-même ainsi que ses propres contradictions. La salle et la scène se mêlent en une seule et même dimension et se redéplient à un niveau supérieur, plus vaste, de reproduction du spectacle même, et ainsi à l'infini.

Qui fuit le code mercantile ne reçoit pas son objectivation et tombe « en dehors » du champ réel du spectacle. Et là, il est montré du doigt. Encerclé de fil barbelé. S'il n'accepte pas de se laisser englober, s'il refuse de passer à un nouveau niveau de codification, on le criminalise. Sa « folie » est évidente. Il n'est pas permis de refuser l'illusoire dans un monde qui a fondé sa réalité sur l'illusion et la fiction.

Le capital régit le spectacle sur la base de la loi de l'accumulation. Mais aucune chose ne peut être accumulée indéfiniment. Pas même le capital. Un processus quantitatif absolu est une illusion, une illusion quantitative. Ce que les patrons ont parfaitement compris. L'exploitation prend des formes et suit des modèles idéologiques variés justement pour garantir, par la diversité qualitative, cette accumulation qui ne pouvait continuer à l'infini sous l'angle quantitatif.

Que l'ensemble rentre dans le paradoxal et l'illusoire, cela importe peu au capital, parce que c'est lui qui tient les rênes et fixe les règles. S'il doit vendre l'illusion comme réalité et que ça lui fait du fric, autant continuer à la vendre et ne pas se poser trop de questions. Ce sont les exploités qui en font les frais. C'est donc à eux de s'apercevoir de l'illusion et de chercher à identifier la réalité. Pour le capital, les choses vont bien telles qu'elles sont, même si elles ont pour fondement le plus grand spectacle d'illusionnisme au monde.

Les exploités ont presque la nostalgie de cette illusion. Ils se sont habitués aux chaînes et ont même de l'affection pour elles. Ils rêvent parfois de soulèvements fascinants et de bains de sang, mais ils se laissent éblouir par les mots des nouveaux leaders politiques. Le parti révolutionnaire élargit encore la perspective

illusoire du capital à un point que ce dernier, tout seul, ne pourrait jamais atteindre.

Encore une fois, l'illusion quantitative fait des ravages.

Les exploités s'enrôlent, se comptent, se rassemblent. Des slogans féroces font tressauter le cœur des bourgeois. Et plus le nombre de ceux qui se comptent est élevé, plus l'arrogance et les prétentions des leaders deviennent grandes. Ces derniers font des rêves de conquête. Le nouveau pouvoir se met en place sur la dépouille de l'ancien. L'âme de Bonaparte sourit, satisfaite.

Bien sûr, de profondes transformations du code des illusions sont au programme. Mais tout doit obéir au signe de l'accumulation quantitative. Les forces militantes croissent, les prétentions de la révolution doivent croître. De même, doit croître le taux du profit social, qui vient se substituer au profit privé. Le capital entre ainsi dans une nouvelle phase illusoire et spectaculaire. Les vieux besoins ressurgissent sous de nouvelles étiquettes. Le dieu de la productivité continue à dominer sans rival.

C'est beau de se compter. Ça nous fait croire que nous sommes forts. Les syndicats se comptent. Les partis se

comptent. Les patrons se comptent. Comptons-nous nous aussi. Et tournez manèges.

Et quand nous aurons fini de nous compter, nous chercherons à faire que les choses restent telles qu'elles étaient. Si la transformation est nécessaire, faisons-la sans gêner personne. Les rêves se laissent facilement pénétrer.

De temps en temps, on redécouvre la politique. Souvent, le capital trouve des solutions géniales. Alors, la paix sociale retombe sur nos têtes. Un silence de mort. L'illusion se généralise à un point tel que le spectacle absorbe presque toutes les forces disponibles. Tout se tait. Puis, on redécouvre les défauts et la monotonie de la mise en scène. Le rideau se lève sur des situations imprévues. La machine capitaliste accuse le coup. Alors, nous redécouvrons l'engagement révolutionnaire. C'est arrivé en 68. Tous avec les yeux exorbités. Tous féroces. Un nombre de brochures à vous faire mourir d'étouffement. Des montagnes de tracts, d'opuscules, de journaux, de livres. Toutes les vieilles nuances idéologiques mises en rangs comme autant de bons petits soldats. Même les anarchistes se redécouvraient eux-mêmes. Et ils le faisaient historiquement, selon les exigences du moment. Tous bornés. Bornés, même les anarchistes. Quand quelqu'un se réveillait du sommeil

spectaculaire, regardant autour de lui, cherchant de l'espace et de l'air pour respirer, en voyant les anarchistes, il se disait à lui-même : enfin ! voilà les gens avec qui je veux être. Tout de suite après, il s'apercevait de sa bêtise. De ce côté-là non plus les choses n'allaient pas comme elles auraient dû. Là aussi : étroitesse d'esprit et spectacle. Alors il fuyait. Il se repliait sur lui-même. Il se décourageait. Il acceptait le jeu du capital. Et, s'il ne l'acceptait pas, il était mis au ban, par tous, y compris les anarchistes.

La machine de 68 a produit les meilleurs fonctionnaires du nouvel état techno-bureaucratique. Mais il a aussi produit des anticorps. Les mécanismes de l'illusion quantitative sont devenus visibles. D'un côté, ils se sont nourris d'une nouvelle sève, pour construire une nouvelle vision du spectacle marchand. De l'autre, ils ont subi des égratignures.

L'inutilité de l'affrontement sur le plan de la productivité est devenue évidente. Emparez-vous des usines, des campagnes, des écoles, des quartiers et autogérez-les, disaient les vieux révolutionnaires anarchistes. Abattons le pouvoir sous toutes ses formes, ajoutaient-ils tout de suite après. Mais ils n'allaient pas plus loin, ils ne montraient pas la véritable étendue de la plaie.

Ils préféraient la cacher malgré sa gravité, misant sur la spontanéité créatrice de la révolution. Ils voulaient seulement attendre les résultats de cette spontanéité tout en gardant la main sur les moyens de production. Quoi qu'il arrive, quelle que soit la forme créatrice que prendra la révolution, nous devons avoir les moyens de production en notre possession, affirmaient-ils. Sinon l'ennemi nous vaincra sur le plan de la production. Et pour ce faire, ils acceptaient toutes sortes de compromis. Pour ne pas trop s'éloigner des leviers de commande du spectacle, ils finissaient par construire une autre forme de spectacle, parfois tout aussi macabre.

L'illusion spectaculaire a ses règles. Qui veut la gérer doit s'y soumettre. Il doit les connaître, les imposer et y prêter serment. La règle première est que la production conditionne tout. Celui qui ne produit pas n'est pas un être humain, la révolution n'est pas pour lui. Pourquoi devrions-nous tolérer les parasites ? Nous devrions peut-être travailler à leur place ? Nous devrions aussi assurer leur survie ? Et aussi : tous ces gens sans idée définie et avec la prétention de vouloir n'en faire qu'à leur tête, ne sont-ils pas des alliés « objectifs » de la contre-révolution ? Autant s'attaquer à eux dès maintenant. Que l'on sache qui sont nos alliés et avec qui nous voulons être. Si nous devons faire peur, faisons-le tous

ensemble, encadrés et en bon ordre, et que personne ne mette les pieds sur la table ou ne se dégonfle.

Organisons nos propres structures. Formons des militants qui connaissent parfaitement les techniques de la lutte dans les secteurs productifs. La révolution, seuls les producteurs la feront, et nous serons là pour les empêcher de faire des bêtises.

Non, tout cela est erroné. De quelle façon pourrions-nous les empêcher de faire des bêtises ? Sur le plan du spectacle illusoire de l'organisation, il y a plus vantards que nous. Et ils ont du souffle à gaspiller. Lutte sur le lieu de travail. Lutte pour la défense du travail. Lutte pour la production.

Quand romprons-nous ce cercle ? Quand finirons-nous de nous mordre la queue ?

IV

L'homme difforme trouve toujours des miroirs qui le rendent beau.

SADE

L'amour du travail, quelle folie !

Quelle capacité de mise en scène que celle du capital ! Il a su faire aimer l'exploitation aux exploités, la corde aux pendus et la chaîne aux esclaves.

Cette idéalisation du travail a tué, jusqu'à aujourd'hui, la révolution. Le mouvement des exploités a été corrompu par la morale bourgeoise de la production, c'est-à-dire par quelque chose qui n'est pas seulement étranger au mouvement mais qui lui est aussi contraire. Ce n'est pas un hasard si les premiers à se corrompre ont été les syndicats, parce que ce sont eux les plus proches de la gestion du spectacle de la production.

À l'éthique du travail, il faut opposer l'esthétique du non-travail.

À la satisfaction des besoins spectaculaires, imposés par la société marchande, il faut opposer la satisfaction des besoins naturels des humains réévalués à la

lumière du besoin primaire et essentiel : le besoin de communisme.

L'évaluation quantitative de la pression que les besoins exercent sur les humains se trouve ainsi renversée. Le besoin de communisme transforme les autres besoins et leur pression sur l'être humain.

La misère des humains, objets d'exploitation, a été vue comme la base du rachat à venir. Le christianisme et les mouvements révolutionnaires ont cheminé main dans la main à travers l'histoire : il faut souffrir pour conquérir le paradis ou acquérir la conscience de classe qui mènera à la révolution. Sans l'éthique du travail, la notion marxiste de « prolétariat » n'aurait pas de sens. Mais l'éthique du travail est un produit du rationalisme bourgeois, qui a permis la conquête du pouvoir par la bourgeoisie.

Le corporatisme ressurgit entre les mailles de l'internationalisme prolétaire. Chacun lutte dans son propre secteur. Au mieux, il établit des contacts (par le biais des syndicats) avec des secteurs similaires dans d'autres pays. Face au bloc monolithique des multinationales, il y a le bloc monolithique des centrales syndicales internationales. Faisons la révolution, mais sauvons la machine, l'instrument de travail, l'objet mythique qui

reproduit la vertu historique de la bourgeoisie, devenue maintenant patrimoine du prolétariat.

L'héritier des destins révolutionnaires est le sujet voué à devenir consommateur et acteur principal du futur spectacle du capital. La classe révolutionnaire, idéalisée comme bénéficiaire de l'affrontement de classe, s'évanouit dans l'idéalisme de la production. Quand les exploités se font enfermer dans une classe, tous les éléments de l'illusion spectaculaire sont confirmés, et ce sont les mêmes que ceux de la classe bourgeoise.

Pour échapper au projet globalisant du capital, les exploités n'ont qu'une seule voie, celle qui passe par le refus du travail, de la production, de l'économie politique.

Mais le refus du travail ne doit pas être confondu avec le « manque de travail » dans une société basée sur le travail. Le marginal cherche du travail. Il n'en trouve pas. Il est ghettoïsé, criminalisé. Tout cela fait partie de la gestion globale du spectacle productif. Le capital a autant besoin des travailleurs précarisés que de ceux qui produisent. Seulement, l'équilibre est instable. Les contradictions explosent et déclenchent des crises de différents types, dans lesquelles prend forme l'intervention révolutionnaire.

Donc, le refus du travail, la destruction du travail, c'est l'affirmation du besoin du non-travail. C'est l'af-

firmation que l'homme peut s'autoproduire et s'auto-objectiver à travers le non-travail, à travers les sollicitations diverses et variées que le besoin de non-travail suscite. En considérant le concept de destruction du travail du point de vue de l'éthique du travail, on reste stupéfait. Mais quoi ? Tant de personnes cherchent du travail, sont au chômage, et on parle de « destruction du travail » ? Le fantôme luddite* se dresse et épouvante les révolutionnaires-qui-se-sont-tapé-tous-les-classiques. Le schéma de l'attaque frontale et quantitative contre les forces du capital doit rester le même. Les erreurs et les souffrances du passé n'ont aucune importance, les hontes et les trahisons non plus. Allez, en avant, mus par la foi en des jours meilleurs, en avant, toujours !

Pour épouvanter les prolétaires, et les pousser dans l'atmosphère stagnante des organisations de classe (les partis, les syndicats et les mouvements qui leur servent de courroies de transmission), il suffit de voir dans quoi se noie aujourd'hui le concept de « temps libre », de

* Les luddites furent des artisans des métiers de la laine et du coton qui s'opposèrent aux manufacturiers qui, lors de la révolution industrielle en Angleterre, favorisaient l'emploi de machines et notamment les métiers à tisser mécaniques. Ils luttèrent en détruisant systématiquement ces nouvelles machines et en incendiant les manufactures.

Ce mouvement a été nommé à partir du nom d'un ouvrier anglais, Ned Ludd, qui aurait détruit deux métiers à tisser en 1780. Depuis lors, les actions de destruction ou de sabotage visant les nouvelles technologies sont qualifiées de luddisme.

suspension du travail. Le spectacle des organisations bureaucratiques du temps libre a tout pour déprimer les imaginations les plus fertiles. Mais cette façon de faire n'est rien d'autre qu'une couverture idéologique, un des instruments de la guerre totale qui est la base du spectacle dans son ensemble.

C'est le besoin de communisme qui transforme tout. À travers le besoin de communisme, le besoin de non-travail passe du négatif (opposition au travail), au positif: disponibilité complète de l'individu face à lui-même, possibilité totale de s'exprimer librement, rupture avec tous les schémas, même ceux considérés comme fondamentaux et intouchables, notamment celui de la production.

Mais les révolutionnaires sont fidèles et ils ont peur de rompre avec tous les schémas, y compris celui de la révolution, bien que ce dernier – en tant que schéma – constitue un obstacle à la pleine réalisation de ce que le concept promet. Ils ont peur de se retrouver totalement désœuvrés. Avez-vous déjà rencontré un révolutionnaire sans projet révolutionnaire? Un projet bien ficelé et clairement exposé aux masses? Quelle serait cette race de révolutionnaires qui prétendrait détruire le schéma, l'enveloppe, le fondement de la révolution? En attaquant les concepts de quantification,

de classe, de projet, de schéma, de mission historique, et autres vieilleries du même ordre, on court le risque de ne plus rien avoir à faire, d'être obligé d'agir, dans la réalité, modestement, avec tous les autres, comme des millions d'autres, qui construisent la révolution jour après jour, sans attendre le signal d'une échéance fatale. Et pour cela, il faut du courage.

Avec les schémas et les gadgets quantitatifs, on reste dans le fictif, c'est-à-dire dans le projet illusoire de la révolution, amplification du spectacle du capital ; avec l'abolition de l'éthique productive, on entre de plain-pied dans la réalité révolutionnaire.

Le fait même de parler de ces choses est difficile. Parce que ça n'aurait aucun sens d'en parler dans un traité. Celui qui chercherait à réduire ces problèmes en une analyse complète et définitive raterait son objectif. La meilleure forme serait le discours sympathique et léger, capable de réaliser cette subtile magie des jeux de mots.

Parler sérieusement de la joie est vraiment une contradiction.

V

*Les nuits d'été sont pénibles.
Dans les petites chambres, on dort mal :
c'est la Veille de la Guillotine.*

ZO D'AXA

Même l'exploité trouve le temps de jouer. Mais son jeu n'est pas joie. C'est une liturgie macabre. Une attente de la mort. Une suspension du travail utilisée pour évacuer la charge de violence accumulée au cours de la production. Dans le monde illusoire de la marchandise, le jeu aussi est illusoire. On se fait croire qu'on joue, alors qu'on ne fait rien d'autre que répéter de façon monotone les rôles assignés par le capital.

En prenant conscience des mécanismes d'exploitation, la première chose à laquelle on pense c'est la vengeance, la dernière, la joie. La libération est vue comme recomposition d'un équilibre rompu par la méchanceté du capital, non comme avènement d'un monde du jeu qui se substituera au monde du travail.

C'est la première étape de l'attaque contre les patrons. La phase de la conscience immédiate. Ce qui

nous frappe, ce sont les chaînes, le fouet, les murs des prisons, les barrières sexuelles et raciales. Tout ça doit s'effondrer. Pour ça, nous nous armons et, pour ça, nous frappons l'adversaire, le responsable.

Dans la nuit de la guillotine, les bases d'un nouveau spectacle sont jetées, le capital reconstitue ses forces : d'abord, les têtes des patrons tombent, puis celles des révolutionnaires.

Il est impossible de faire la révolution seulement avec la guillotine. La vengeance est l'antichambre du caudillisme. Qui veut se venger a besoin d'un chef, qui mène à la victoire et rétablit la justice blessée. Et qui veut se venger a tendance à revendiquer la possession de quelque chose qui lui aurait été arraché. Jusqu'à l'abstraction suprême : l'extraction de la plus-value.

Le monde du futur doit être un monde où tout le monde travaille. Bien ! Nous aurons ainsi imposé l'esclavage à tous, exception faite de ceux qui devront le faire perdurer, et qui, pour cette raison même, seront les nouveaux patrons.

Adviennent ce qu'ils pourront mais les patrons doivent « payer » pour leurs fautes. Bien ! Nous aurons ainsi reproduit l'éthique chrétienne du péché, de la condamnation et de l'expiation à l'intérieur de la révolution. Quant aux concepts de « dette » et de « payer », ils dérivent clairement du monde marchand.

Tout ça fait partie du spectacle. Quand ce n'est pas directement géré par le pouvoir, ça peut être récupéré facilement. Un renversement des rôles fait partie des techniques dramaturgiques.

À un certain niveau de l'affrontement de classe, il peut être indispensable d'attaquer avec les armes de la vengeance et de la punition. Il se peut que le mouvement n'en possède aucune autre. C'est alors le moment de la guillotine. Mais les révolutionnaires doivent être conscients des limites de ces armes. Ils ne peuvent se bercer d'illusions et bernier les autres.

Dans le cadre paranoïaque d'une machine rationalisante – comme l'est le capital – même le concept de révolution vengeresse peut être absorbé dans le processus de transformation continue du spectacle. Le mouvement apparent de la production se déroule sous les auspices des sciences économiques, mais il se fonde en réalité sur l'anthropologie illusoire de la séparation des tâches.

Il n'y a pas de joie dans le travail, même autogéré. La révolution ne peut se limiter à une modification de l'organisation du travail, et seulement à cela.

Il n'y a pas de joie dans le sacrifice, dans la mort, dans la vengeance. Comme il n'y a pas de joie dans

le fait de se compter. L'arithmétique est la négation de la joie.

Qui veut vivre ne produit pas de la mort. L'acceptation transitoire de la guillotine conduit à son institutionnalisation. Mais en même temps, qui aime la vie n'embrasse pas son exploitateur. Sinon, il haïrait la vie et aimerait le sacrifice, l'autopunition, le travail, la mort.

Dans le cimetière du travail, des siècles d'exploitation ont érigé une montagne de vengeance. Et les chefs du mouvement révolutionnaire sont assis, impassibles, sur cette montagne. Ils étudient le meilleur moyen de tirer profit de cette montagne. La charge de violence vengeresse doit être canalisée dans le sens des intérêts de la nouvelle caste dirigeante. Symboles et drapeaux. Mots d'ordre et analyses compliquées. L'appareil idéologique est disposé à faire le nécessaire.

L'éthique du travail rend possible l'instrumentalisation. Qui aime le travail veut s'emparer des moyens de production, il ne veut pas qu'on avance à l'aveuglette. Il sait, par expérience, que c'est en disposant d'une puissante organisation que les patrons ont pu rendre possible l'exploitation. Il pense que seule une organisation tout aussi puissante et parfaite rendra possible

la libération. Que l'on fasse tout ce qui est possible, mais que l'on sauve la croissance productive.

Quelle immense arnaque. L'éthique du travail, c'est l'éthique chrétienne du sacrifice, l'éthique des patrons, sur laquelle les massacres de l'histoire se sont fondés et succédés de façon inquiétante et méthodique.

Ces gens ne parviennent pas à penser que l'on peut ne pas produire de plus-value, que tout en ayant la possibilité de le faire, on peut s'y refuser. Que l'on peut affirmer, contre le travail, une volonté non productive, capable de lutter non seulement contre les structures économiques des patrons, mais aussi contre les structures idéologiques qui traversent toute la pensée occidentale.

Il est indispensable de comprendre que le fondement du projet révolutionnaire quantitatif est l'éthique du travail. Un discours contre le travail énoncé par les organisations révolutionnaires n'aurait aucun sens au vu de leur logique de croissance quantitative.

L'esthétique de la joie, en se substituant à l'éthique du travail, n'est pas une entrave à la vie, comme le prétendent tant de compagnons inquiets. À la question : Que mangerons-nous ? On peut répondre en toute tranquillité : ce que nous produirons. Seulement, la

production ne sera plus la dimension à travers laquelle l'être humain s'autodétermine. Elle passera dans le domaine du jeu et de la joie. On pourra produire non plus comme quelque chose de séparé de la nature, qui une fois réalisé, se joint à nouveau à celle-ci, mais comme quelque chose qui est la nature même. C'est pourquoi l'arrêt de la production sera possible à tout moment, dès qu'on en aura assez. Seule la joie ne saurait être arrêtée. Une force inconnue des spectres civilisés qui peuplent notre époque. Une force qui multipliera par mille l'énergie créatrice de la révolution.

La richesse sociale du monde communiste ne se mesure pas à l'aune de l'accumulation de la plus-value, quand bien même cette dernière est gérée par une minorité qui se proclame parti du prolétariat. Cette situation reproduit le pouvoir et nie le fondement même de l'anarchie. La richesse sociale communiste est liée au potentiel de vie qui se réalise après la révolution. À l'accumulation capitaliste doit se substituer non pas une accumulation quantitative (même gérée par un parti) mais une accumulation qualitative. La révolution de la vie se substitue à la simple révolution économique. Le potentiel productif se substitue à la production cristallisée. Et la joie au spectacle.

La négation du marché spectaculaire de l'illusion capitaliste imposera un autre type d'échange. De l'échange fictif quantitatif à l'échange réel qualitatif. La circulation ne sera plus basée sur la réification illusoire des objets, mais sur le sens que ces objets auront pour la vie. Et un sens « pour la vie » doit être un sens de vie et non un sens de mort. Ces objets auront alors une signification toujours différente en fonction des situations qui détermineront l'échange.

Un même objet pourra avoir des « valeurs » profondément différentes. Chacun de ces objets sera particulier. Étranger à la production comme nous la connaissons dans le système du capital. L'échange même aura un sens s'il est perçu à travers le refus de la production illimitée.

Il n'existe pas de travail libéré. Il n'existe pas de travail intégré (manuel/intellectuel). Ce qui existe, c'est la division du travail et la vente de la force de travail, c'est-à-dire le monde capitaliste de la production. La révolution sera toujours et seulement négation du travail, affirmation de la joie. Toute tentative d'imposer l'idée d'un travail qui ne serait « que travail », sans exploitation, d'un travail « autogéré », d'un travail dans lequel l'exploité se réapproprie la totalité du système productif, est une mystification.

Le concept d'autogestion de la production reste valide seulement comme schéma de lutte contre le capital; en fait, il ne peut être séparé du concept d'autogestion des luttes. En dehors de la lutte, l'autogestion n'est rien d'autre que l'autogestion de sa propre exploitation. Si la lutte est victorieuse, l'autogestion de la production devient superflue, parce qu'après la révolution, l'organisation de la production est superflue et contre-révolutionnaire.

VI

*Tant que tu n'attrapes que ce que tu as lancé
toi-même, tout n'est qu'habileté et gain de peu ;
Mais quand soudain tu reprendras la balle qu'une
partenaire éternelle t'a lancée visant, dans un élan
à la précision accomplie, tel l'un de ces arcs de pont
par Dieu lancé, le centre même de toi, c'est alors
seulement que savoir attraper te fera souverain, non
de toi-même, mais d'un monde.*

RAINER MARIA RILKE

Nous croyons tous connaître ce qu'est la joie. Chacun de nous a cru se réjouir au moins une fois dans sa vie.

Mais voilà, cette expérience de la jouissance a toujours une forme passive. Il nous arrive de nous réjouir, mais nous ne pouvons pas « vouloir » notre joie, comme nous ne pouvons pas forcer la joie à se reproduire.

Tout ça, cette séparation entre nous et la joie, provient du fait que nous sommes « séparés » de nous-mêmes, coupés en deux par le processus d'exploitation.

Nous travaillons toute l'année pour pouvoir « jouir » de nos vacances. Quand elles arrivent, nous nous sentons dans l'« obligation » de nous « réjouir » du fait d'être en vacances. C'est une torture comme une autre.

De même pour le dimanche. Un jour hallucinant. La raréfaction de l'illusion du temps libre nous donne à voir la vacuité du spectacle marchand dans lequel nous vivons.

Le même regard absent se pose sur le verre à moitié vide, la télévision, la partie de foot, la dose d'héroïne, l'écran de cinéma, les longues files d'automobiles, les enseignes publicitaires, les pavillons préfabriqués qui ont fini par tuer le paysage.

Chercher la joie dans une des innombrables « représentations » du spectacle capitaliste est pure folie. C'est exactement ce que veut le capital. L'expérience du temps libre, programmé par nos exploités, est létale. Elle fait désirer le travail. On finit par préférer la mort certaine à l'apparence de la vie.

Aucune joie réelle ne peut nous venir du mécanisme rationnel de l'exploitation capitaliste. La joie n'est pas organisée selon des règles fixes. Même si nous devons pouvoir vouloir notre joie. Sinon, nous sommes perdus.

La recherche de la joie est donc une action de la volonté. Une négation forte des conditions fixées par le capital, c'est-à-dire de ses valeurs. La première de ces négations c'est la négation de la valeur du travail. La recherche de la joie ne peut se faire qu'à travers la recherche du jeu.

De cette façon, le jeu prend une signification différente de celle que nous sommes habitués à lui donner sous le règne du capital. Le jeu que l'on oppose, en tant qu'oisiveté sereine, à la responsabilité de la vie, est une image fautive et distordue de la réalité du jeu. Dans la réalité de la lutte contre le capital, au stade actuel de l'affrontement et des contradictions relatives, le jeu n'est pas un « passe-temps », mais une arme de lutte.

Par une ironie étrange, les choses s'inversent. Si la vie est une chose sérieuse, la mort est une illusion, dans la mesure où tant que nous vivons, la mort n'existe pas. Désormais, le règne de la mort, c'est-à-dire le règne du capital, qui nie notre existence d'humains en nous réduisant à des « choses », est « en apparence », extrêmement sérieux, méthodique et discipliné. Mais son paroxysme possessif, son éternel rigorisme éthique, sa manie du « faire », cachent une grande illusion : le vide du spectacle marchand, l'inutilité de l'accumulation illimitée, l'absurdité de l'exploitation. Ainsi, le plus grand sérieux du monde du travail et de la productivité cache le plus grand manque de sérieux.

A contrario, la négation de ce monde obtus, la recherche de la joie, du rêve, de l'utopie, dans son « manque de sérieux » proclamé, cache la chose la plus sérieuse de la vie : la négation de la mort.

Même de ce côté de la barrière, dans l'affrontement physique avec le capital, le jeu peut prendre des formes différentes. Beaucoup de choses peuvent être faites « par jeu ». Beaucoup de choses que d'ordinaire nous faisons avec « sérieux », en arborant notre masque de mort, celui que le capital nous a prêté.

Le jeu se caractérise par une impulsion de vie, toujours nouvelle, toujours en mouvement. En agissant par jeu, nous intégrons cette impulsion à nos actions. Nous nous libérons de la mort. Le jeu nous permet de nous sentir vivants. Il nous donne l'émotion de la vie. Dans l'autre façon de faire, nous prenons tout comme une tâche, comme quelque chose que nous « devons » faire comme une obligation.

C'est dans cette émotion toujours nouvelle, renversement exact de l'aliénation et de la folie du capital, que nous pouvons identifier la joie.

Dans la joie réside la possibilité de rompre avec le vieux monde et d'identifier des objectifs nouveaux, des besoins et des valeurs différents. Même si la joie en tant que telle ne peut être considérée comme le but de l'être humain, elle est sans aucun doute la dimension privilégiée, volontairement identifiée, qui transforme la nature de l'affrontement avec le capital.

VII

*La vie est si ennuyeuse qu'il n'y a rien d'autre à faire
que de dépenser tout notre salaire dans la dernière
robe ou la dernière chemise.*

*Frères et sœurs, quels sont vos véritables désirs ?
Vous asseoir dans un drugstore, le regard égaré dans
le néant, morts d'ennui, en buvant un café sans
saveur ?*

Ou bien peut-être le faire sauter ou le brûler.

THE ANGRY BRIGADE

Le grand spectacle du capital nous a tous foutus dedans, jusqu'au cou. Tour à tour, acteurs et spectateurs. Nous inversons les rôles, tantôt en regardant la bouche ouverte, tantôt en étant regardés par les autres. Nous sommes tous entrés dans le carrosse de cristal tout en sachant qu'il s'agissait d'une citrouille. L'illusion de la fée a piégé notre conscience critique. Maintenant nous devons jouer le jeu. Au moins jusqu'à minuit.

La misère et la faim sont encore les éléments moteurs de la révolution. Mais le capital est en train d'étendre le spectacle. Il entend faire entrer en scène de nouveaux acteurs. Le plus grand spectacle du monde nous étourdira. Toujours plus subtil et toujours mieux organisé. De nouveaux clowns s'appêtent à monter sur scène. De nouveaux fauves seront domestiqués.

Les tenants du quantitatif, les amants de l'arithmétique feront, les premiers, leur entrée et resteront abasourdis par les lumières des premiers rangs. Derrière eux, les masses du besoin et les idéologies du rachat.

Mais ce qu'ils ne pourront pas éliminer, c'est leur sérieux. Le plus grand risque au-devant duquel ils iront, c'est un éclat de rire. La joie est mortelle dans le spectacle du capital. Tout y est obscur et funèbre, tout y est sérieux et convenu, tout y est rationnel et programmé, parce que tout y est faux et illusoire.

Au-delà de la crise, au-delà des contradictions du sous-développement, au-delà de la misère et de la faim, le capital devra mener l'ultime bataille, la bataille décisive, contre l'ennui.

Le mouvement révolutionnaire aussi devra mener ses batailles. Et pas seulement les traditionnelles batailles contre le capital. Mais encore une fois, celles contre lui-même. L'ennui le ronge de l'intérieur, le compromet, le rend étouffant, inhabitable.

Laissons de côté les amoureux des spectacles du capital. Ceux qui sont profondément d'accord de jouer leur propre rôle. Ceux-là mêmes qui pensent que les réformes peuvent réellement changer les choses. Mais cette façon de penser est plus une couverture qu'autre chose. Ils savent trop bien que changer des petites choses est une des règles du système. En ajustant

les choses peu à peu, on finit par redevenir utile au capital.

Et puis il y a le mouvement révolutionnaire où ne manquent pas ceux qui s'attaquent verbalement au pouvoir du capital. Ceux-là causent une grande confusion, ils ont recours à de grandes phrases mais n'impressionnent plus personne, et encore moins le capital. Ce soursnois les utilise pour les parties les plus délicates de son spectacle. Dans les moments où il a besoin d'un soliste, il fait entrer en scène un de ces personnages. Le résultat est affligeant.

La vérité, c'est qu'il faut briser le mécanisme spectaculaire de la marchandise, en entrant dans le cœur du capital, dans le centre de coordination, dans le noyau même de la production. Pensez à cette merveilleuse explosion de joie, à ce grand bond en avant créatif, à cet objectif «dépourvu d'objectif».

Seulement, rentrer joyeusement, avec les symboles de la vie, au cœur du mécanisme du capital est une chose très difficile. La lutte armée, souvent, est symbole de mort. Non pas parce qu'elle donne la mort aux patrons et autres serviteurs mais parce qu'elle prétend imposer les structures de la domination de la mort. Conçue autrement, elle serait vraiment la joie en action, quand elle se rendrait capable de briser les conditions

structurelles imposées par le spectacle marchand, comme, par exemple, le parti militaire, la conquête du pouvoir, l'avant-garde.

Voilà l'autre ennemi du mouvement révolutionnaire. L'incompréhension. L'aveuglement face aux nouvelles conditions du conflit. La prétention d'imposer les modèles du passé, désormais intégrés à la gestion spectaculaire de la marchandise.

La méconnaissance de la nouvelle réalité révolutionnaire alimente une méconnaissance théorique et stratégique des capacités révolutionnaires du mouvement même. Il ne sert à rien d'affirmer que nous avons des ennemis si proches qu'il faut attaquer immédiatement, au-delà des éclaircissements internes de nature théorique. Tout cela cache l'incapacité à affronter la nouvelle réalité du mouvement, l'incapacité à dépasser des erreurs du passé qui ont de graves conséquences aujourd'hui. Et cette incompréhension alimente toutes sortes d'illusions politiques rationalistes.

Les catégories de la vengeance, du leader, du parti, de l'avant-garde, de la croissance quantitative n'ont de sens que dans le cadre de notre société et c'est un sens qui favorise le maintien du pouvoir. Du point de vue révolutionnaire, c'est-à-dire celui de l'élimination

totale et définitive du pouvoir, ces catégories perdent tout leur sens.

En se déplaçant dans le domaine du non-lieu de l'utopie, dans le renversement de l'éthique du travail, dans le ici et maintenant de la joie réalisée, on se trouve au cœur d'une structure de mouvement qui est fort éloignée des formes historiques de son organisation.

Cette structure se transforme constamment, échappant à toute tentative de cristallisation. Sa caractéristique est l'auto-organisation des producteurs, sur les lieux de travail, et l'auto-organisation simultanée des formes de lutte pour le refus du travail. Non pas appropriation des moyens de production grâce aux organisations historiques, mais refus de la production grâce à l'émergence de structures organisationnelles qui se transforment constamment.

Dans les secteurs précarisés aussi, des structures émergent sur la base de l'auto-organisation, sous l'impulsion du rejet de l'ennui et de l'aliénation. L'intégration d'un but programmé et imposé par une organisation née et voulue en dehors de ces structures signifie la mort du mouvement, le rétablissement du spectacle marchand.

Nous sommes pour la plupart liés à cette vision de l'organisation révolutionnaire. Même les anarchistes,

tout en refusant la gestion autoritaire de l'organisation, n'en continuent pas moins à reconnaître la validité de leurs formations historiques. Sur ces bases, tous, nous reconnaissons que la réalité contradictoire du capital peut être attaquée avec de tels moyens. Nous le faisons parce que nous sommes convaincus que ces moyens sont légitimes, qu'ils émergent du terrain même de l'affrontement avec le capital. Nous n'admettons pas que quelqu'un pense différemment. Notre théorie est la même dans la pratique et dans la stratégie de nos organisations.

Il y a beaucoup de différences entre nous et les autoritaires. Mais celles-ci s'effacent devant la foi commune en l'organisation historique. On arrivera à l'anarchie grâce à l'œuvre de ces organisations (les différences – substantielles – ne surgissent que sur le plan de la méthodologie pour s'en approcher). Ce que cette foi nous indique, c'est une chose très importante : la prétention de toute notre culture rationaliste à expliquer le mouvement de la réalité et à se l'expliquer en tant que progression. Cette culture se fonde sur le présupposé de l'irréversibilité de l'histoire et sur la capacité analytique de la science. Tout ceci nous permet de considérer le moment présent comme la confluence de tous les efforts du passé, comme le point

le plus haut de la lutte contre le pouvoir des ténèbres (l'exploitation capitaliste). Ainsi, nous serions, dans l'absolu, plus avancés que nos prédécesseurs, capables d'élaborer et de gérer une théorie et une stratégie organisationnelle qui seraient le résultat de la somme de toutes les expériences passées.

Tous ceux qui rejettent cette interprétation se retrouvent automatiquement hors de la réalité, celle-ci étant, par définition, la même chose que l'histoire, le progrès et la science. Celui qui refuse est anti-historique, anti-progrès, anti-science. Condamnations sans appel.

Forts de cette cuirasse idéologique, nous sortons dans la rue. Là, nous nous confrontons à des groupes de lutte structurés différemment, agissant sous le coup d'impulsions ne rentrant pas dans le cadre de nos analyses. Un beau matin, au cours d'une manifestation pacifique et autorisée par la préfecture, quand les policiers commencent à tirer, les compagnons se mettent à tirer aussi, les policiers tombent. Anathème ! La manifestation était pacifique. Puisqu'elle a sombré dans la guérilla urbaine, il a dû y avoir provocation. Personne ne peut sortir du cadre parfait de notre organisation idéologique puisqu'elle n'est pas une « partie » de la réalité mais « toute » la réalité. Au-delà : c'est la folie et la provocation.

Quelques supermarchés sont détruits, quelques commerces, des magasins alimentaires et des armureries sont saccagés, des grosses cylindrées sont brûlées. C'est une attaque contre le spectacle marchand dans ses formes les plus évidentes. Les groupes émergents s'orientent dans cette direction. Ils prennent forme à l'improviste, avec un minimum indispensable de préparation stratégique. Sans fioritures ni grand préalables analytiques, sans toute une théorie en renfort, ils attaquent. Les compagnons se reconnaissent dans cette façon de faire. Ils rejettent les organisations de l'équilibre du pouvoir, de l'attente et de la mort. Leur action est une critique en acte de la position attentiste et suicidaire de nos organisations. Anathème ! Il a dû y avoir provocation.

On se détache des façons traditionnelles de faire de la politique. On pèse fortement et de façon critique sur le mouvement même. On utilise l'arme de l'ironie. Pas dans le confort du bureau de l'écrivain. Mais en masse, dans les rues. Alors s'empêtrent dans le même genre de difficulté les valets des patrons, ceux désormais reconnus officiellement, et les guides révolutionnaires du passé lointain et récent. La structure mentale du petit chef et du leader de groupe entre en crise. Anathème ! La critique n'est légitime que contre les patrons et selon les règles fixées par la tradition historique de la

lutte des classes. Qui sort des sentiers battus est un provocateur.

On en a jusqu'à la nausée des réunions, des lectures de classiques, des manifestations inutiles, des discussions théoriques qui coupent les cheveux en quatre, des distinctions infinies, de la monotonie et de la tristesse de certaines analyses politiques. À ça, on préfère faire l'amour, fumer, écouter de la musique, marcher, dormir, rire, jouer, tuer des policiers, tirer dans les jambes des journalistes, juger les magistrats, faire sauter en l'air les casernes de carabiniers. Anathème ! La lutte n'est légitime que quand elle est compréhensible par les chefs de la révolution. Dans le cas contraire, puisqu'il y a le risque que ces derniers perdent le contrôle de la situation, il a dû y avoir une provocation.

Dépêche-toi compagnon, tire tout de suite sur le policier, le juge, le patron avant qu'une nouvelle police ne t'en empêche.

Dépêche-toi de dire non avant qu'une nouvelle répression ne te convainque du fait que dire non est insensé et fou et que tu devrais accepter l'hospitalité des hôpitaux psychiatriques.

Dépêche-toi d'attaquer le capital avant qu'une nouvelle idéologie ne le rende à nouveau sacré.

Dépêche-toi de refuser le travail avant qu'un nouveau sophiste ne te dise, encore une fois, que « le travail rend libre ».

Dépêche-toi de jouer. Dépêche-toi de t'armer.

VIII

*Il n'y aura plus de révolution tant que les Cosaques
ne descendront pas.*

ERNEST CŒURDEROY

Le jeu à l'intérieur de la logique du capital est lui aussi énigmatique et contradictoire. Le capital l'utilise comme élément du spectacle marchand. Ainsi, il acquiert une ambiguïté qu'il n'a pas intrinsèquement. Une ambiguïté qui lui vient de la structure illusoire de la production capitaliste. Le jeu devient, de cette façon, la suspension de la production, la parenthèse de « tranquillité » dans la vie de tous les jours. Il existe ainsi une programmation du jeu et une utilisation scénique de celui-ci.

En dehors de la domination capitaliste, le jeu est harmonieusement structuré par son propre élan créatif. Il n'est pas lié à telle ou telle représentation voulue par les forces productives, mais se développe de façon autonome. Et c'est seulement ainsi qu'il est gai, qu'il procure de la joie. Il ne « suspend » pas la tristesse de la blessure causée par l'exploitation, au contraire,

il la réalise jusqu'au bout, il la révèle comme partie intégrante de la réalité de la vie, et ainsi, s'oppose à ces moyens mis en œuvre par la réalité de la mort – y compris à travers le jeu – pour rendre moins triste la tristesse.

Les destructeurs de la réalité de la mort luttent contre le règne mythique de l'illusion capitaliste, règne qui, tout en aspirant à l'éternité, se roule dans la poussière de l'accessoire. La joie de la destruction émerge du jeu de l'action destructive, de la reconnaissance de la profonde tragédie que celle-ci sous-entend, de la conscience de la force de l'enthousiasme qui réussit à abattre la toile d'araignée de la mort. Ce n'est pas une opposition entre horreur et horreur, entre tragédie et tragédie, entre mort et mort. Mais une opposition entre joie et horreur, joie et tragédie, joie et mort.

En tuant un policier, on ne se pare pas de la toge du juge qui se hâte de la nettoyer du sang des condamnations précédentes. Les tribunaux et les sanctions font toujours partie du spectacle du capital, même quand les révolutionnaires y jouent leur propre rôle. En tuant un policier, on ne soupèse pas ses responsabilités, on n'arithmétise pas l'affrontement de classe. On ne programme pas une vision du rapport entre mouvement révolutionnaire et exploités. On répond, de façon immédiate, à une exigence qui a fait surface et struc-

ture le mouvement révolutionnaire, une exigence que toutes les analyses et toutes les justifications du monde n'auraient pu, par elles-mêmes, imposer.

Cette exigence est d'attaquer l'ennemi, l'exploiteur et ses valets. Elle mûrit lentement dans les structures du mouvement. Mais c'est seulement quand elle sort à découvert que le mouvement passe d'une phase défensive à celle de l'attaque. Les analyses et les justifications morales sont en amont, et non pas en aval, prêtes à faire trébucher celui qui descend dans la rue. Elles se trouvent dans la violence systématique que le capital exerce, depuis des siècles, sur les exploités. Mais elles ne doivent pas nécessairement être achevées et prêtes à l'emploi pour apparaître. Cette prétention est une forme que prennent après-coup nos intentions rationalisantes, notre rêve d'imposer à la réalité un modèle qui ne lui convient pas.

Faisons-les descendre, ces Cosaques. Ne jouons pas le rôle de la réaction, c'est un rôle qui n'est pas fait pour nous. Nous n'acceptons pas l'invitation équivoque du capital. Au lieu de tirer sur nos compagnons et sur nous-mêmes, il vaut toujours mieux tirer sur les policiers.

Il y a des moments dans l'histoire où la science existe dans la conscience de celui qui se bat. Dans ces moments, il n'y a pas besoin d'interprètes de la vérité. Celle-ci émerge des choses. C'est la réalité des luttes qui produit la théorie du mouvement.

La naissance du marché a signé la formation du capital, le passage de la forme de production féodale à la forme capitaliste. L'entrée de la production dans la phase spectaculaire a rendu nécessaire l'extension de la forme mercantile à tout ce qui existe : l'amour, la science, les sentiments, la conscience, etc. Le spectacle a énormément grandi. Cette deuxième phase ne constitue pas, contrairement à ce qu'affirment les marxistes, une corruption de la première phase. C'est une nouvelle phase. Le capital avale tout, même la révolution. Si celle-ci ne rompt pas avec le schéma de la production, si elle prétend imposer une production alternative, le capital l'engloutit dans le spectacle marchand.

Seule la lutte sur le terrain réel de l'affrontement ne peut être récupérée. Certaines de ses formes, en se cristallisant en formes organisationnelles précises, peuvent être intégrées au spectacle. Mais quand elles rompent avec le sens fondamental que le capital donne à la production, cette intégration est très difficile.

Le discours arithmétique et celui de la vengeance n'ont aucun sens à l'intérieur de la seconde phase. Si on les rabâche, ils prennent un sens métaphorique.

Il faut substituer au jeu illusoire du capital (spectacle des marchandises) le jeu réel de l'offensive armée contre le capital, pour la destruction de la fiction et du spectacle.

IX

Do it yourself.

MANUEL DU BRICOLEUR

C'est facile, tu peux le faire toi-même. Tout seul ou avec quelques compagnons de confiance. Les grands moyens ne sont pas nécessaires, une grande préparation technique non plus.

Le capital est vulnérable. Il suffit d'être déterminés.

Un océan de bavardages nous a rendus obtus. Il ne s'agit pas de peur. Nous n'avons pas peur, nous sommes seulement stupidement plein d'idées préconçues. Nous ne parvenons pas à nous en libérer.

L'être humain qui est déterminé dans son geste n'est pas courageux. C'est quelqu'un qui a clarifié ses idées. Qui s'est rendu compte de l'inutilité de tant d'efforts pour bien jouer le rôle que lui a assigné le capital dans la représentation. Consciente, son attaque est froide et déterminée. Et lui permet de se réaliser, de se réaliser dans la joie. Le règne de la mort disparaît face à lui.

Même s'il cause destruction et terreur chez les patrons, dans son cœur et dans le cœur des exploités, il n'y a que joie et tranquillité.

Les organisations révolutionnaires ont du mal à comprendre tout cela. Elles imposent un modèle qui reproduit la simulation de la réalité productive. L'approche quantitative les empêche d'avoir une appréhension qualitative sur le plan de l'esthétique de la joie.

Même l'offensive militaire est vue par ces organisations sur un plan quantitatif. Les objectifs sont fixés sur la base d'un conflit frontal.

Le capital peut de cette façon en contrôler tout jaillissement. Il peut se permettre d'en accepter les contradictions, d'en indiquer les formes spectaculaires opposées, d'en exploiter les effets négatifs sur les producteurs pour construire un élargissement du spectacle. Le capital accepte l'affrontement sur le terrain quantitatif parce qu'il connaît toutes les réponses. C'est lui-même qui produit les réponses, qui dispose du monopole des règles.

Au contraire, la joie de l'acte révolutionnaire est contagieuse. Elle s'étend comme une tache de haine. Le jeu prend son sens par l'action inscrite dans la réalité. Ce sens n'est pas figé dans un modèle imposé d'en haut.

Il se ramifie en mille directions, toutes productives et instables. La connexion interne au jeu se tarit dans l'action de l'offensive. Mais le sens se maintient à l'extérieur, le sens que le jeu revêt pour ceux qui en restent coupés et qui veulent se l'approprier. Autant ceux qui, les premiers, acceptent de jouer que ceux qui « observent » les conséquences libératrices du jeu sont indispensables au jeu même.

Ainsi se structure la communauté de la joie. Une forme spontanée de mise en contact, fondamentale pour la réalisation du sens plus profond du jeu. Jouer est un acte communautaire. Rarement, cela se présente comme une action isolée. Quand le jeu se structure ainsi, il se cache souvent derrière les éléments négatifs du refoulement psychologique. Ce n'est pas une acceptation positive du jeu en tant que moment créatif d'une réalité de lutte.

C'est le sens communautaire du jeu qui empêche l'arbitraire dans le choix des significations du jeu même. En absence de rapport communautaire, le singulier pourrait imposer au jeu ses règles et significations, incompréhensibles pour tous les autres, retransformant ainsi le jeu en une suspension temporaire des conséquences négatives de son problème individuel

(problème du travail, de l'aliénation, de l'exploitation).

Dans un contexte communautaire, le sens du jeu s'enrichit à travers le flux des actions réciproques. La créativité reçoit un espace plus grand grâce à l'imagination libérée et entretenue dans un rapport de réciprocité. Toute invention, toute nouvelle possibilité peut être vécue collectivement, sans modèle préalable, et avoir une influence vitale dans le fait même de se poser simplement comme moment créatif, malgré les mille difficultés rencontrées dans sa réalisation.

Une organisation révolutionnaire traditionnelle finit par imposer ses propres techniciens. Elle ne peut éviter le péril technocrate. La grande importance accordée à l'aspect technique de l'action la condamne à cela.

Une structure révolutionnaire, qui cherche le moment de la joie dans l'action révolutionnaire visant la destruction du pouvoir, considère les instruments avec lesquels réaliser cette destruction, comme des instruments, c'est-à-dire comme des moyens. Ceux qui utilisent ces moyens ne doivent pas en devenir esclaves. Tout comme ceux qui ne savent pas s'en servir ne doivent pas devenir les esclaves de ceux qui en connaissent l'usage.

La dictature du moyen est la pire des dictatures.

L'arme la plus importante du révolutionnaire, c'est sa détermination, sa conscience, sa décision de passer à l'acte, son individualité. Les armes concrètes sont des instruments, et, en tant que tels, ils doivent constamment être soumis à une évaluation critique. Il faut développer une critique des armes. Nous avons vu une trop grande sacralisation de la mitrailleuse, une trop grande sacralisation de l'efficacité militaire.

La lutte armée n'est pas une pratique définie uniquement par l'usage des armes. Elles ne peuvent représenter, par elles-mêmes, la dimension révolutionnaire. Réduire la réalité entière à une chose unique est dangereux. En effet, le jeu présente ce risque, celui d'épuiser l'expérimentation vitale dans le jouet, transformant ce dernier en quelque chose de sacré et d'absolu. Ce n'est pas pour rien que, dans les symboles de beaucoup d'organisations révolutionnaires combattantes apparaît la mitrailleuse.

Il faut procéder différemment pour mieux comprendre le sens profond de la lutte révolutionnaire en tant que joie, pour fuir les illusions et les pièges d'une représentation du spectacle marchand au travers d'objets mythiques ou mythifiés.

Dans son affrontement avec la lutte armée, le capital accomplit son ultime effort. Il s'engage sur sa dernière frontière. Pour s'aventurer sur un terrain où il ne se sent pas tant que ça en sécurité, il a besoin de la collaboration de l'opinion publique. D'où le déchaînement d'une guerre psychologique qui emploie les armes les plus raffinées de la propagande moderne.

En substance, le capital, dans son extension physique actuelle, est vulnérable vis-à-vis d'une structure révolutionnaire qui peut décider les temps et les modalités de l'offensive. Le capital connaît parfaitement cette faiblesse et prend les mesures nécessaires. La police ne lui suffit pas. Pas plus que l'armée. Il a besoin d'une vigilance continue de la part des gens. Y compris de la fraction la plus humble du prolétariat. Pour ce faire, il doit diviser le front de classe. Il doit diffuser parmi les pauvres le mythe de la dangerosité des organisations armées, le mythe de la sacralité de l'état, le mythe de la moralité, de la loi et ainsi de suite.

Indirectement, cela pousse l'organisation et ses militants à jouer un rôle. Or, à l'intérieur d'un « rôle », le jeu n'a plus de sens. Tout devient « sérieux », et donc illusoire, spectaculaire et marchand. La joie se transforme en « masque ». La personne devient anonyme, elle vit son rôle, elle n'est plus capable de distinguer la réalité de l'apparence.

Pour briser le cercle vicieux de la dramaturgie marchande, il faut refuser tout rôle, même celui de « révolutionnaire professionnel ».

La lutte armée doit fuir la spécialisation, la division du travail que le modèle extérieur de la production capitaliste entend lui imposer.

« Fais-le toi-même ». Ne brise pas le contenu global du jeu par l'appauvrissement qu'entraîne le rôle. Défends ton droit de jouir de la vie. Fais obstacle au projet de mort du capital. Celui-ci ne peut pénétrer dans le monde créatif du jeu qu'en transformant celui qui joue en « joueur », celui qui vit et crée en mort qui croit vivre.

Si « le monde du jeu » se voit organisé sous une forme centralisée, cela n'a plus aucun sens de parler de jeu. En proposant notre discours sur « la joie armée », nous devons aussi prévoir la possibilité que le capital récupère cette proposition révolutionnaire. Cette récupération peut être mise en œuvre par la gestion extérieure du monde du jeu : en fixant le rôle du joueur, les rôles à l'intérieur de la communauté du jeu, la mythologie du jouet.

En brisant les pesanteurs de la centralisation, du parti militaire, on parvient à brouiller les idées du capital, lesquelles sont en harmonie avec les règles de

la productivité spectaculaire du marché quantitatif. De cette façon, l'action coordonnée par la joie devient énigmatique pour le capital. Ce n'est rien, quelque chose privé d'objectif, dépourvu de réalité. Et ceci parce que l'essence, l'objectif et la réalité du capital sont illusoires, tandis que l'essence, l'objectif et la réalité de la révolution sont fixés concrètement.

À la loi du besoin productif, se substitue la loi du besoin de communisme. Les décisions de l'individu à l'intérieur de la communauté de jeu prennent sens à la lumière de ce nouveau besoin. Les modèles du passé, ceux de la mort, se révèlent dans leur manque de réalité, dans leur dimension illusoire.

La destruction des patrons, c'est la destruction de la marchandise et la destruction de la marchandise, c'est la destruction des patrons.

Que vole la chouette.

PROVERBE ATHÉNIEN.

« Que vole la chouette. » Que les actions mal engagées arrivent à bon terme. Que la révolution, tant repoussée par les révolutionnaires, se réalise au-delà de leurs désirs résiduels de paix sociale.

Le capital donnera le dernier mot aux blouses blanches. Les prisons ne pourront durer longtemps. Les vieilles forteresses du passé, d'un passé qui ne survit que dans les rêves exaltés de quelques réactionnaires à la retraite, tomberont avec la chute de l'idéologie qui se fonde sur l'orthopédie sociale. Il n'y aura plus de condamnés. La criminalisation, que le capital développera sous sa forme la plus rationnelle, passera par les hôpitaux psychiatriques.

Refuser le spectacle, quand toute la réalité est spectaculaire, revient à se placer en dehors de la réalité. Refuser les règles du code marchand veut dire être

fou. Ne pas s'incliner devant le dieu de la marchandise vaudra l'internement psychiatrique.

Là, la cure sera radicale. Plus de tortures inquisitoriales, plus de sang sur les murs, ces choses font trop forte impression dans l'opinion publique, provoquent l'intervention de bourgeois bien pensants, suscitent une demande de justifications et de réparations, et causent des perturbations dans l'harmonie spectaculaire. L'anéantissement total de la personnalité considéré comme unique cure radicale pour les malades mentaux, par contre, ne choque personne. Tant que l'homme de la rue se sentira entouré par l'imperturbable atmosphère du spectacle capitaliste, il aura l'impression que la porte de l'hôpital psychiatrique ne se refermera jamais sur lui. Le monde de la folie lui restera étranger même s'il y a toujours un hôpital psychiatrique à proximité de chaque usine, devant chaque école, derrière chaque exploitation agricole, au milieu de chaque quartier populaire.

Prenons garde, avec notre aveuglement critique, à ne pas aplanir la route aux fonctionnaires d'État en blouse blanche.

Le capital est en train d'élaborer la grille de lecture à mettre massivement en circulation. En vertu de cette grille, l'opinion publique sera encline à voir des fous dans les perturbateurs de l'ordre patronal, dans les révo-

lutionnaires. D'où la nécessité de leur ouvrir les portes des hôpitaux psychiatriques. Les prisons actuelles aussi, en se rationalisant sur le modèle allemand, sont en train de se transformer, d'abord en prisons spéciales pour révolutionnaires, puis en prisons modèles, puis en pur et simple camp pour la manipulation des cerveaux, puis définitivement en hôpital psychiatrique.

Cette attitude du capital n'est pas seulement dictée par la nécessité de se défendre face aux luttes des exploités. C'est aussi la seule réponse possible dans le cadre de la logique interne de la production marchande.

L'hôpital psychiatrique est pour le capital un lieu physique dans lequel l'ensemble de la fonction spectaculaire s'interrompt. La prison cherche désespérément à parvenir à cette interruption globale mais sans succès parce qu'elle est bloquée par les prétentions de son idéologie de redressement.

Le « lieu » de l'hôpital psychiatrique, au contraire, n'a ni fin, ni début, il n'a pas d'histoire, il n'a pas la dynamique du spectacle. Il est le lieu du silence.

L'autre lieu du silence, le cimetière, a, au contraire, la capacité de parler à voix haute. Les morts s'expriment. Et nos morts s'expriment haut et fort. Nos morts peuvent

être lourds, très lourds même. Voilà pourquoi le capital cherchera à faire toujours moins de morts. Tandis qu'en parallèle, le nombre d'« hôtes » accueillis en hôpital psychiatrique croîtra. La « patrie du socialisme » a beaucoup à enseigner dans ce domaine.

L'hôpital psychiatrique est la rationalisation thérapeutique la plus parfaite du temps libre. Une suspension du travail sans perturbations pour la structure marchande. La non-productivité sans négation de la productivité. Le fou peut ne pas travailler, mais, dans son non-travail, il confirme la sagesse du travail, comme inverse de la folie.

Quand nous disons : ce n'est pas le moment de l'offensive armée contre l'État, nous ouvrons grand les portes des hôpitaux psychiatriques pour les compagnons qui tentent cette attaque. Quand nous disons : ce n'est pas l'heure de la révolution, nous serrons les courroies des camisoles de force. Quand nous disons : ces actions sont manifestement des provocations, nous endossons la blouse blanche des tortionnaires.

Du temps où le nombre des opposants était réduit, la mitrailleuse fonctionnait bien. Dix morts, c'est supportable. 30 000, 100 000, 200 000, cela marquerait un tournant historique, un point de référence révolutionnaire d'une luminosité si éblouissante qu'elle perturbe-

rait pour longtemps l'harmonie paisible du spectacle marchand. Alors, le capital s'est fait plus astucieux. Le médicament a une neutralité que le projectile n'a pas. Il a l'alibi thérapeutique.

Jetons à la gueule du capital son statut de folie !
Retournons les termes de l'opposition !

La neutralisation de l'individu est une pratique constante du monde marchand. La société dans son ensemble est un hôpital psychiatrique. Le nivellement des opinions est un processus thérapeutique, une machine de mort. La production ne peut se réaliser dans la forme spectaculaire du capitalisme sans cet aplanissement. Et si le refus de tout ça, l'acceptation de la joie face au choix de la mort, est signe de folie, il vaudrait mieux que tout le monde commence à comprendre le piège qui, caché sous tout cela, est prêt à se refermer.

Toute la machine de la tradition culturelle occidentale est une machine de mort, une négation de la réalité, un règne de la fiction, qui a accumulé toutes sortes d'infamies et d'injustices, d'exploitations et de génocides. Si le refus de cette logique productive est taxé de folie, il faut expliquer la différence entre folie et folie.

La joie s'arme. Son attaque est le dépassement de l'hallucination marchande, de la machine et de la marchandise, de la vengeance et du leader, du parti et de la quantité. Sa lutte brise la ligne tracée par la logique du profit, l'architecture du marché, le sens programmé de la vie, le document final de l'archive. Son explosion bouleverse l'ordre des dépendances, la nomenclature du positif et du négatif, la loi de l'illusion marchande.

Mais tout ça doit pouvoir se communiquer. Du monde de la joie au monde de la mort, le passage des contenus n'est pas facile. Les codes respectifs sont déphasés, ils finissent par s'annuler mutuellement. Ce qui, dans le monde de la joie, est considéré comme illusion, n'est autre que la réalité dans le monde de la mort, et inversement. La mort physique même, sur laquelle on pleure tant dans le monde de la mort, est moins mortelle que la mort qui est vendue comme vie.

D'où la grande facilité du capital à mystifier les messages de la joie. Même les révolutionnaires, pris dans la logique du quantitatif, ne sont pas capables de lire pleinement le sens des expériences de la joie. Parfois, ils balbutient des interprétations insensées. D'autres fois, ils se laissent aller à des condamnations

qui ne sonnent pas vraiment différemment de celles lancées par le capital.

Dans le spectacle marchand, la notion générale du signifiant, c'est la marchandise. L'élément actif de cette masse accumulée, c'est le travail. Au-delà de ces éléments du contexte productif, il n'existe pas de signes qui puissent signifier quelque chose de négatif et de positif en même temps. Il est possible d'affirmer le non-travail non comme négation du travail, mais seulement comme sa suspension pour une certaine durée. De même, il existe la possibilité d'affirmer la non-marchandise, c'est-à-dire l'objet personnalisé, mais seulement comme réification du temps libre, c'est-à-dire comme quelque chose qui est produit comme hobby, dans quelque temps mort concédé par le cycle de la production. Il est clair que ces signes – le non-travail et la non-marchandise -, s'ils sont conçus comme il vient d'être dit, sont partie intégrante du modèle général de la production.

C'est seulement en clarifiant les valeurs de la joie et les valeurs correspondantes de la mort, comme éléments de deux mondes opposés qui se combattent mutuellement, que nous pouvons communiquer certains des éléments contenus dans les actions de la joie, sans pour autant se faire d'illusions sur la possibilité de les communiquer tous. La personne qui commence à

faire l'expérience de la joie, même dans des perspectives qui ne sont pas directement liées à l'offensive contre le capital, a plus de chances de comprendre les significations de l'attaque, du moins, plus que ceux qui restent liés à une vision étriquée de l'affrontement, une vision fondée sur l'illusion quantitative.

De cette façon, il est encore possible que la chouette prenne son envol.

XI

*Debout tous !
Et par le bras et le cœur,
par la parole et la plume,
par le poignard et le fusil,
par l'ironie et l'imprécation,
par le pillage et l'adultère,
par l'empoisonnement et l'incendie,
faisons la guerre à la société !...*

JOSEPH DÉJACQUE

Mettons de côté les attentes, les hésitations, les rêves de paix sociale, les petits compromis, les naïvetés. Tout le bric-à-brac métaphorique qui nous est proposé dans les magasins du capital. Mettons de côté les grandes analyses qui expliquent tout, jusqu'au plus petit détail. Les gros livres pleins de bon sens et de peur. Mettons de côté l'illusion démocratique et bourgeoise de la discussion et du dialogue, du débat et de l'assemblée, des capacités éclairées des chefs. Mettons de côté le bon sens et la sagesse que la morale bourgeoise du travail a enfouis dans nos propres cœurs. Mettons de côté les siècles de christianisme qui nous ont enseigné le sacrifice et l'obéissance. Mettons de côté les prêtres de tous ordres, les patrons, les leaders révolutionnaires, moins révolutionnaires ou pas révolutionnaires du tout. Mettons de côté le nombre, les illusions du quantitatif,

les lois du marché, l'offre et la demande. Asseyons-nous un instant sur les ruines de notre histoire de persécutés et réfléchissons.

Le monde ne nous appartient pas, s'il a un patron et que ce patron est assez stupide pour le désirer tel qu'il est, qu'il le prenne, qu'il commence à compter les ruines au lieu des palais, les cimetières au lieu des villes, la boue au lieu des rivières, la vase infecte au lieu des mers.

Le plus grand spectacle d'illusionnisme au monde ne nous tient plus sous son charme.

Nous sommes sûrs que, de notre lutte, ici et maintenant, émergeront les communautés de la joie.

Et pour la première fois, la vie triomphera de la mort.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Jean Wintch, Charles Heimberg

L'École Ferrer de Lausanne

Voline

La Révolution Inconnue

Nanni Balestrini

Nous voulons tout

Alfredo M. Bonanno

La joie armée

Karl Marx

Salaires, prix et profits

Otto Rühle

La révolution n'est pas une affaire de parti

Yann Collonges, Pierre Georges Randal

Les autoreductions

Réalisé par les éditions Entremonde
Genève (Suisse), 2010
ISBN 978-2-940426-08-9 / ISSN 1664-2309
IMPRIMÉ EN SUISSE